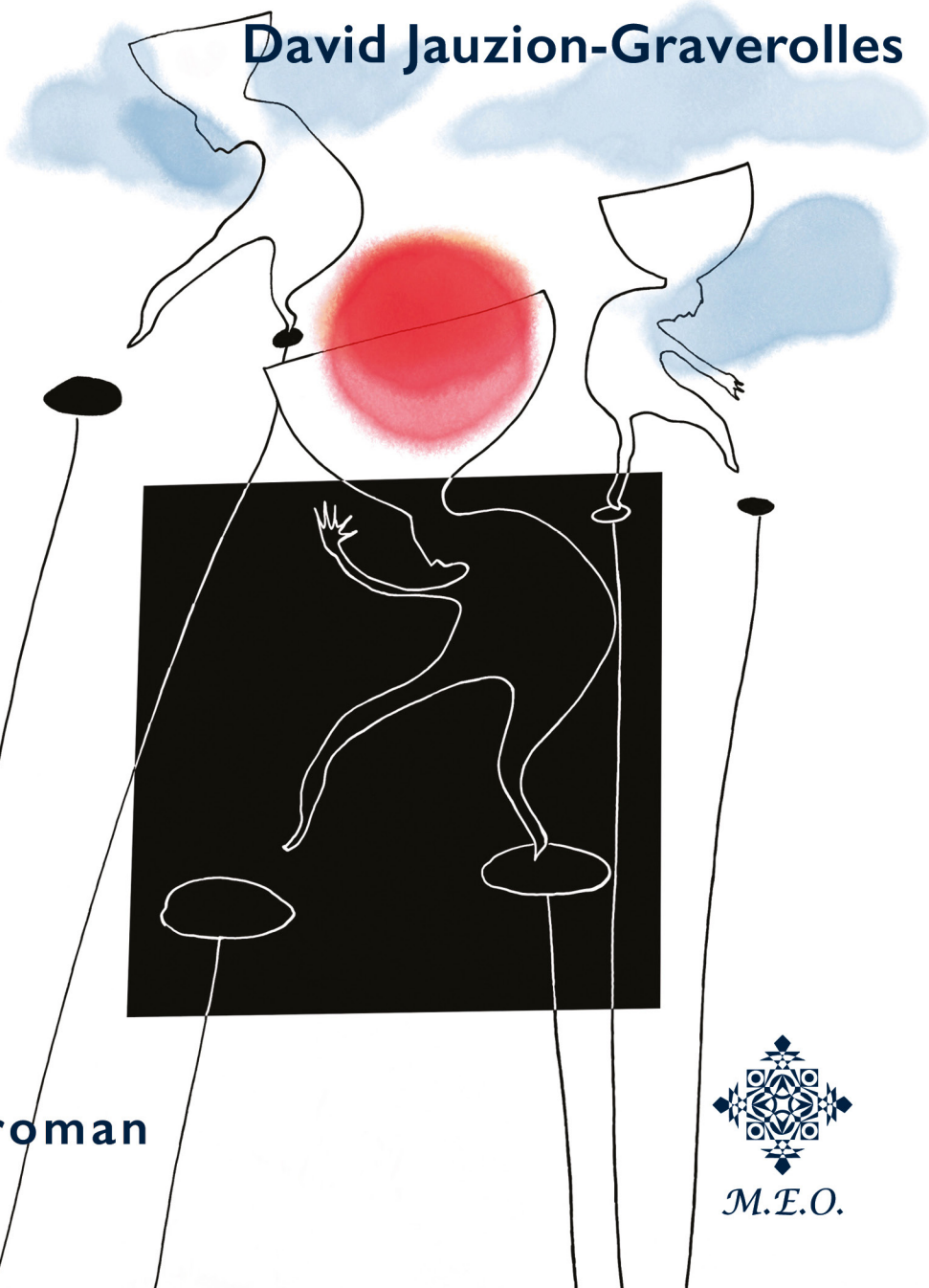


La méthode

David Jauzion-Graverolles



roman



M.E.O.

David Jauzion-Graverolles

LA MÉTHODE

roman

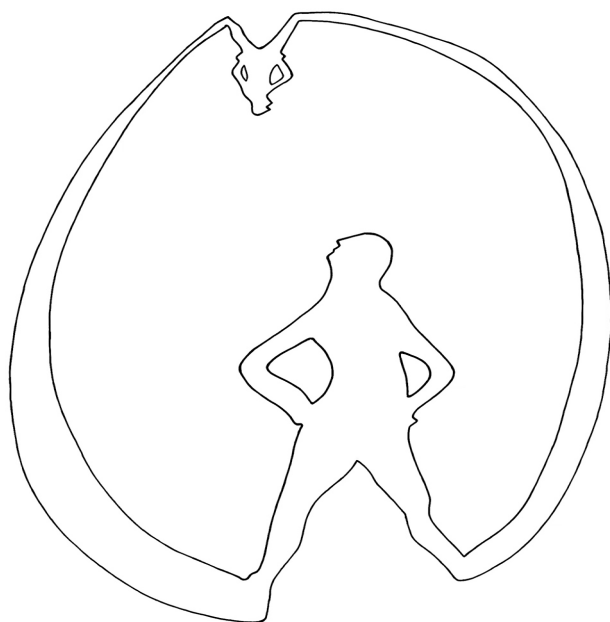


M.E.O.

*Je ne sais point créer,
je sais seulement surprendre en moi les pensées
que le hasard me fait naître.*

Marivaux, Le Spectateur français

LA SAINTE COLLINE



25 octobre 2009

Je ne crois pas aux prémonitions ni aux forces occultes, un jour on aime, c'est sûr, et le lendemain aussi, et puis un autre jour tout a foutu le camp on ne sait où : l'amour, sa possibilité, une personne proche qui disparaît en nous laissant des tonnes de bagages à ranger. Mais il y a aussi les coïncidences, les surprises qui nous tombent dessus comme des fruits mûrs, et au fond la vie ne manque pas d'idées pour nous mettre en mouvement. Je m'étais endormi vers trois heures, sans fermer les volets, d'un sommeil fragile, et au réveil il me semblait sortir d'un long rêve à rallonges, plein de rites : je voyais encore une fois le corps de Simon suspendu dans la salle du Tao, la salle du « sang neuf », je pouvais presque entendre le silence autour. La mort, c'est d'abord le silence, le désespoir, comme un corps sous la neige ou le marbre, et je me projetais aussi jusqu'à l'enterrement de samedi, pensant à tous les autres, si on allait se regarder en face, Camille, Pascal, Rick, Poetica, avec le souvenir de notre conspiration, et aussi Sacha, Geoffroi, Étienne... Vig, Émilie, Stavros, Kirsten... Bop et Kaïna auraient-ils fait le déplacement ? Et Vetro, et miss Garrett ? Paul, lui, ne pouvait plus le faire. Tous ces visages revenaient danser sur le fleuve comme pour un défilé de carnaval. Nous avions décidé ensemble pour Simon, à propos du festival, et l'École nous avait soutenus. Pourquoi Vetro n'avait-il pas tranché lui-même ? Une agitation sans fin me tirait du sommeil et m'y replongeait, pleine de doutes et de suppositions.

Parfois, en me réveillant, j'avais l'impression que c'était lui, Simon, qui avait possédé le grand secret qui obsédait Rick, et Vig, et nous tous ensemble si âprement, le secret de l'Action qu'il cherchait sans relâche alors qu'il le portait avec lui, comme l'escargot sa coquille. Tout semblait tellement clair. Ce qui nous manquait à Avignon, à tous, il le tenait entre ses mains. J'allumai la lampe,

mais le jour se préparait déjà sur les quais embrumés, et les lois de l'Action, je les discernais dans les cercles colorés de ma couverture, entre lesquels je traçais des flèches et des vecteurs du doigt. C'était lui l'Acteur avec un grand A, qui avait traversé enfin le long monologue de Socrate, avant-hier, sur la scène du Nouveau Théâtre Crombach : impossible de faire mieux, on aurait dit qu'il l'inventait sur place en le jouant ! Ses mots rebondissaient sur les images, et les images naissaient des mots comme des fleurs dans l'esprit du spectateur, c'était une passion... « ce don que tu as de bien parler d'Homère, ce n'est pas un art, mais une vertu divine qui te meut, semblable à celle de la pierre qu'Euripide appelle *Magnésie*... » La Magnésie, l'aimant naturel que Ptolémée rêvait d'utiliser pour se construire un sarcophage suspendu en l'air... Il l'avait dit et joué mieux que quiconque, son monologue, mieux que dans toutes ses tentatives durant quatre ans, et il nous tenait tous comme en lévitation... « car le poète est chose légère, ailée, sacrée, et il ne peut créer avant de sentir l'inspiration, d'être hors de lui et de perdre l'usage de sa raison... »

Et maintenant, il était mort. Le cadavre en lévitation, c'était lui. Le rôle qu'il jouait était le sien pour toujours, comme un acteur de Nô : le rôle du suicidé, du pendu qui sourit sans broncher. Inspiré par quoi ? Il avait décidé et il était parti, peu après avoir parlé une dernière fois à la face des autres, de notre petit monde, de toute cette éternité théâtrale depuis les Grecs, après nous avoir révélé le secret de l'Acteur, sa dernière confession. Mais ça ne lui suffisait pas. Il avait fallu encore les mots de Molière, qu'il laissait à ses pieds comme un texte oublié près du trou du souffleur, près de la trappe infernale qui engloutit Don Juan. Platon, Socrate, Molière...

Je n'en dormais plus de penser à ce monologue de *l'Impromptu*, dont le secret nous avait tant résisté. Fait unique dans son œuvre prodigieuse, Molière y parlait de lui-même, par la bouche

de son propre personnage : « Je leur abandonne de bon cœur mes ouvrages, ma figure, mes gestes, mes paroles, mon ton de voix, et ma façon de réciter, pour en faire, et dire tout ce qu'il leur plaira, s'ils en peuvent tirer quelque avantage. Je ne m'oppose point à toutes ces choses, et je serai ravi que cela puisse réjouir le monde... » Ces mots restaient nimbés d'un mystère que leur dimension personnelle rendait plus irritant. De la vie intime de Molière, on ne savait pas grand-chose en dehors des légendes, car sa correspondance, après sa mort, avait disparu dans les affaires d'Armande. Mais dans ce texte, Jean-Baptiste Poquelin semblait nous parler directement à travers les siècles, depuis les coulisses de Versailles ou du Palais-Royal : il nous chuchotait à l'oreille par la voix bouleversante d'un personnage immortel. Et moi aussi je l'avais joué, ce monologue lancé à la face du roi, même « à l'impromptu », en improvisant, j'avais porté ce costume d'Arlequin, de Sganarelle, cette tunique rapiécée que Simon avait enfilée comme un costume de mort pour danser en rond une dernière fois les pieds en l'air. Je me disais que la mort, c'est la « fin des souffrances », pour celui qui souffre, à vrai dire tout le monde, mais je n'arrivais pas à penser que l'Acteur ne souffrait plus, ses jambes pendantes, ses bras tordus, le ventre crispé, le cou étiré et déformé, la tête tuméfiée, les yeux rouges et vides. J'avais plutôt l'impression que cet imbécile de rhapsode éternel avait trouvé le moyen de souffrir éternellement, comme Sisyphe ou Tantale, au-delà de la mort et de son coup de sifflet, qu'il souffrirait encore parce qu'il ne cesserait jamais de jouer, ce n'était pas possible, lui l'Acteur ne s'arrêterait jamais de chercher l'Action avec un grand A. Et s'il jouait toujours, est-ce qu'il n'était pas en train de nous bluffer encore une fois, contrefaisant le Mort avec tant de vie et de virtuosité qu'on y croyait tous, y compris « Lieu-de-Liberté », Black-Max, Loudret et toute la clique, y compris le médecin légiste lui-même ?

Je me réveillai peu après sur cette question qui m'ébranlait : pourquoi Vetro nous avait-il laissés l'exclure d'Avignon ? Savait-il quelque chose à son sujet ? C'était impossible, tant d'heures ensemble, que ce secret-là ne se fissure pas à un moment. Ou alors, il nous avait justement donné les moyens de le bannir ? Mais pourquoi ? Vetro avait bien annoncé aux premiers jours de l'an I, dès le début de la formation, qu'il se garderait de tout lyrisme, de toute sentimentalité, et je m'étais dit que c'était bien, le lyrisme on en a par-dessus la coupe, le lyrisme c'est bon pour les professeurs-poètes du Quartier latin qui se regardent le nombril entouré de leurs thésardes pâchées, et si je voulais jeter l'éponge, purger ma peine d'oubli et me dégager d'autant de mes amours bêtement foirées j'étais au bon endroit, mais lui, sa froideur professionnelle pouvait-elle aller jusqu'à traiter Simon comme un simple disciple, sans jamais laisser échapper un mot, un geste ? Un homme que l'on fréquente pendant quatre ans, qui vous dirige sur scène, vous conduit à explorer vos limites, vos douleurs, en un mot qui vous change la vie, comme Vetro avait pu le faire avec Simon, le plus sensible, le plus rebelle des élus, qui ne cessait de hurler à la face de son pédagogue toute sa morgue de ne pas réussir, de ne pas trouver l'Action, sa hargne et son désarroi ? Et si Simon était ce qu'il prétendait être dans son testament dérisoire, comment l'avait-il découvert, à quelle occasion ? J'étais assommé par toutes ces questions, impossible de trouver la rive, de me laisser emmener, un peu, dans les limbes du sommeil où l'on se calme.

Et là, comme une réponse, on a sonné à ma porte.



Mine – 25 juillet 2008

Elle a le téléphone en main, elle contemple son bureau vide, la petite photo de la gare épinglée au mur, à côté d'une autre image d'elle en costume de Titania, et, par la fenêtre, le ciel épique de la plaine dans son fatras de printemps. Il décroche. Elle lui raconte ses deux semaines d'*Avenir* morose. Une inspiration au bout du fil, puis vient l'oracle de sa réponse: «J'ai une idée pour vous, Mine. Mais c'est du journalisme à l'ancienne. Il y a peut-être un gros poisson. Dites-moi... avant d'entrer à l'École, vous vouliez être comédienne, non?... Vos parents, amis, professeurs vous avaient dissuadée... détournée disons... de ce suicide social... et remise dans le droit chemin du journalisme, n'est-ce pas?

– Oui, et vous m'avez souvent dit vous-même: "Mine, vous auriez mieux fait d'être comédienne..."

– Je plaisantais.

– "... Vous, vous incarnez vos idées au lieu de les écrire; faites confiance aux mots." On n'oublie pas les paroles d'un mentor.

– Écoutez... Je sais que vous y pensez toujours... l'attrait mystérieux de la scène...

– Pas du tout! Je voudrais juste faire du journalisme au lieu d'enquêter sur les chiens écrasés, d'interroger des vieux cons, excusez-moi, sur leur taxe d'habitation, d'apporter des cafés aux rédacteurs en attendant qu'on ait besoin de moi...

– Mine, vous cherchez à me prouver encore une fois que vous êtes la plus têtue de la promo?

– Excusez-moi. Je suis à bout.

– Après deux semaines?

– Mais personne ici ne me demande ce que je veux faire! Impossible de proposer un seul sujet, un angle, je n'apprends rien, je stagne!

– Bon, alors vous m'écoutez?

- Allez-y, Monsieur Grandbeigne.
- Mauvaise gestion d'un établissement public. Soupçons de népotisme, conflit d'intérêts et emplois fictifs. Un directeur a disparu sans laisser de traces. Tout est en place pour un gros scandale. Et ça se passe tout près... tout près de vous.»



Sur la photo de la gare, prise trois semaines plus tôt, elle vient de sortir de l'École, c'est son premier voyage professionnel. Elle se sent libre, engagée, puissante : féminine. Et parfaitement incompétente. L'école de journalisme ? Quatre ans de simulation. La méthode du journalisme ? Comme s'il suffisait d'écouter ses chers vieux professeurs pour apprendre le métier ! Mais le journalisme qui fait vibrer leurs voix graves de baroudeurs, c'est un âge d'or rocambolesque : la Guerre froide, l'Afghanistan, le Mur de Berlin, la Guerre du Golfe, Mitterrand et Chirac, Kohl et Reagan, la Perestroïka, les tours jumelles... Le monde a changé. Il y a eu Internet. Un outil génial, disent-ils, comme s'ils le maîtrisaient assez pour en juger. Un outil devenu la main et le cerveau du journaliste. Qui appelle des sens nouveaux à développer, une nouvelle oreille interne, « l'oreille-Internet »... Mais la blague ne la fait plus sourire. Car le web menace aussi la presse papier, parcheminant d'un coup le monde du journal. Et c'est le journaliste qui devient l'outil, fasciné par les yeux sans visage de la grande Toile, le nouveau Suaire. Qui empêchera l'immense pieuvre de tisser elle-même, bientôt, les textes qu'une journaliste est supposée écrire ? Elle est sortie de l'École avec en poche la carte de presse, viatique d'un métier qui n'existe plus. Quand cela l'a-t-il frappée ? Elle est sur le trottoir, avec Betty et quelques copines de promo, elle regarde le ciel parisien, volontiers impressionniste. Toutes ses amies ont un entretien en vue, un petit copain en bandoulière, elles s'en

vont, gênées et pressées... Quatre ans ensemble : il paraît impossible qu'on ne se revoie pas le lendemain, la semaine prochaine. Elle écoute les voitures, les bus qui ramonent le silence, et, dans leurs interstices, les oiseaux de juin. Elle a fini par décrocher un emploi à N*. Remplaçante à *L'Avenir* ! Que demander de mieux ? Et puis elle déchante. Deux semaines plus tard, sa carte de presse n'est pas sortie une seule fois de la poche intérieure de sa veste bleue, l'uniforme médiocre endossé chaque matin, et ses collègues la méprisent comme une jeune oie de Paris. Grandbeigne avait donné aux étudiants son numéro personnel, qu'elle a gardé précieusement : son professeur préféré. Elle est comme sa fille, et son père, le vrai, celui qui les a quittés juste après ses sept ans, prend parfois son visage.

« L'École de théâtre de N* ! Quelque chose est paru dans le *Silure enragé*, le petit *Canard enchaîné* local, d'après ce que m'a soufflé un collègue... Il y a de quoi creuser. Bonne chance ! »

Il raccroche. Il adore ces interruptions spectaculaires, en plein suspense. Mais une histoire de finances publiques... Ce n'est vraiment pas le genre de journalisme qui excite Mine, et il le sait. Le théâtre... Difficile pourtant de ne pas mordre à l'appât. C'est vrai, elle doit au théâtre ses plus belles sensations et ses grands enthousiasmes, dans les petits ateliers de son quartier, puis dans l'option théâtre du lycée, le bonheur de jouer Titania dans le *Songe d'une nuit d'été*, encouragée par sa mère, jadis elle aussi chatouillée par les planches. Une expérience réelle, avec des gens en chair et en os : le contraire même de la simulation.



L'École de théâtre de N*, l'ENSPETT – l'administration française est toujours créative pour engendrer des acronymes harmonieux –, est à l'autre bout de l'agglomération. Et pour y aller :

un funiculaire! On se croirait en Suisse... Quand aurait-elle le temps d'y grimper, sur cette fichue colline, alors qu'elle pointe ici tous les jours de 8 à 18 heures?

Et puis, un incendie au journal : trois étages de bureaux et de machines dévastés. Origine inconnue, l'hypothèse criminelle n'est pas écartée. Les grosses pointures de la rédaction sont mobilisées pour spéculer sur le sinistre, pas elle évidemment. Trois jours de perpe – tout semble marcher par trois, elle n'aime pas ça. Elle obtient par téléphone un rendez-vous à trois heures avec Mathias Loudret, le responsable presse de l'École. « Désolé, le directeur est absent. Non, pas au Festival d'Avignon, euh, il est en mission. La directrice des études? À l'étranger. Les ressources humaines? Ça n'existe pas chez nous. C'est l'équipe de direction et le C.A. qui statuent sur le recrutement. » Elle passe deux jours à étudier le cas. Une école d'art, déplacée à N* dix ans auparavant dans le cadre de la décentralisation, installée sur la « Sainte Colline », dénommée telle à cause des institutions religieuses dont elle est truffée, et qui tient tête à la « Colline Rouge », juste en face, siège des premières grandes révoltes ouvrières du pays. Ne pas oublier que N*, à côté de son glorieux passé ouvrier, est une des villes les plus catholiques de France. Ils y apprennent à ressusciter les vieux mystères chrétiens, ou quoi? Des difficultés à intégrer le tissu théâtral local. Participation des comédiens à quelques petits festivals régionaux, insertion d'une poignée d'élèves dans les théâtres des alentours grâce aux aides. La plupart des sortants happés, malgré tout, par l'hydre parisienne. Depuis le déménagement en province, ouverture plus ou moins effective de trois nouvelles sections : mise en scène, régisseur principal, écriture dramatique. Nom d'une bille, ce n'est pas rien. Le régisseur, l'auteur, le metteur en scène. Bizarre que l'école se dote si tard de cette Sainte Trinité. Plusieurs statuts d'enseignants : vacataires, intervenants, professeurs-artistes. L'article du *Silure enragé*. Plutôt laconique, dans le style du Canard.

Didier Gendre: ça, c'est un journaliste! Les postes ne seraient pas publiés au Journal Officiel, et donc ne feraient pas l'objet de candidatures publiques. Pour une école nationale supérieure, c'est gênant. Et Grandbeigne? Et Kleckermann? Comment ont-ils été recrutés? Difficile de les imaginer en train d'écrire une lettre de motivation ou de passer un oral devant quatre inspecteurs. Ils ont toujours été ces grands reporters de passage, entre Chine et Liban, qui posent leurs valises à l'École le temps de quelques cours bien envolés, pour livrer à une légion d'étudiantes amoureuses la primeur d'un scoop, une anecdote croustillante mais invérifiable sur un chef d'État, un grand diplomate, un magnat de l'industrie planétaire – avant de filer pour ne pas manquer l'avion.

Elle prépare une rafale de questions. Bien construites, comme à l'École: aucune à laquelle on puisse répondre par oui ou non. Elle passe des heures à planifier les réponses, et de nouvelles questions, en repartant toujours de la première: une partie d'échecs imaginée à l'avance.

Mais ça se présente mal. Loudret la mène en bateau et il tient le gouvernail. Cinq bonnes minutes de généralités fumeuses sur l'École, sa «singularité», son «excellence», une vraie brochure promotionnelle. Mine, sors les crocs! Dès sa première question sur le recrutement du personnel, il la piège. «Je peux voir votre carte de presse?» Elle a souvent imaginé ce geste auguste avec lequel elle sortirait sa carte pour la première fois, une grande parabole du bras droit, mais impossible de retrouver la fente de cette foutue poche intérieure, et la voilà empêtrée dans sa veste, gigotant comme un cafard blessé, et puis le carton magique, tout au fond, ne veut plus sortir – elle déchire au passage une couture, qui fait un piteux petit crac. Loudret prend la carte avec un sourire narquois, «Très bien, ah, 2008, bravo Mademoizelle, on dirait que c'est tout frais!» Elle aurait dû maquiller la date, comme quand elle avait gratté celle de sa naissance sur sa première

carte d'identité, avec Ronnie, pour entrer voir *Mad Max* au Vox. Ronnie, sa cousine chérie, morte de la légionellose au retour d'un voyage en Afrique gagné dans un jeu-concours Poulain. Le souvenir à jamais déchirant fait passer une ombre bleue. « Et alors, vous êtes en stage, c'est ça?... – Non, euh, je suis... » Merde! Faut-il se présenter comme *free-lance*, ce qui donne les coudées franches, ou avouer le remplacement au journal? Elle en tirerait une légitimité, mais ça risquerait aussi de l'étiqueter. Et puis, elle n'a encore parlé à personne de cet article – pas le temps, une méfiance instinctive. Tant pis, on improvise. « Je suis à *L'Avenir*. » Le regard de l'attaché de presse s'allume d'une étincelle sournoise: « Oh, j'ai entendu la triste nouvelle, cet incendie... pas de chance... pour vos débuts, en plus... Mais nous avons déjà donné plusieurs interviews à votre journal, nous travaillons en étroite collaboration avec Jean Laroute et Patricia Cordman – les sinistres pigistes du service culture, une blague! Elle leur a tout de suite écrit à son arrivée à N*, ils n'ont pas été fichus de répondre en trois semaines –, et justement, si vous faites allusion à une polémique lancée par le *Silure*... – En plein dans le mille –, ils sont au courant de la situation particulière de l'École, ce ne sont pas eux qui vous envoient, n'est-ce pas? »

Poussée dans ses retranchements, elle mentionne le directeur. Et là tout s'accélère: Loudret l'entraîne vivement dans le retrait que le hall forme vers la bibliothèque, encombré par une grosse photocopieuse. La porte s'entrebâille puis se referme, le temps d'encadrer un petit bonhomme hirsute tout vêtu de noir. « Le directeur est en mission. Oui... il vous recevra avec plaisir à son retour. » Il veut gagner du temps, c'est sûr. « En mission? Vous savez si je peux le joindre par téléphone ? » Elle en rajoute: « J'ai envoyé deux mails, sans réponse. – C'est absolument normal, Mademoizelle. Non, il n'est pas joignable, c'est une mission délicate à l'étranger, je ne peux pas vous en dire plus. » Il semble

prêt à la jeter dehors. Elle remarque deux formes sombres postées derrière les gros piliers de l'entrée. Morbleu de vache, ça sent le roussi ! Le journalisme est en péril. « Euh, excusez-moi, je n'ai pas tout à fait terminé, j'ai encore une question à vous poser – Oui, bien sûr, Mademoizelle ! » Pourquoi tant d'insistance sur cette syllabe, sur ce mot ridicule ? Après tout, ce peigne-cul n'a que quelques années de plus qu'elle, pas de quoi faire le coq. Et d'un seul coup, l'idée est là, chaude et bondissante : « C'est pour un reportage sur les nouveaux départements de l'école. » Il s'illumine comme une guirlande promotionnelle sur un marché de Noël – « Alors ça, c'est un sujet trrrrrrrs intéressant, en effet... » – et s'assied sur un banc, visiblement à l'aise. Elle a appuyé sur la bonne touche : en avant le boniment. « Les régisseurs – et la voix, tout de suite plus ample, résonne dans tout le hall –, en partenariat avec l'université N*II – les comédiens du bar lèvent la tête de leurs tupperwares –, les métiers du plateau... Quant aux “écrivains”, comme on dit chez nous – une brochure vivante, ce Loudret, pas moyen de l'arrêter –, ils ont à cœur de pratiquer les formes d'écriture les plus contemporaines – bon, ils ne vont pas refaire du Racine, quel raseur ! – sous la direction de Philippe Radout, les écritures plurielles à l'épreuve de la scène, pour comprendre le monde d'aujourd'hui... » Ah bon ? Et si on écrivait plutôt sur les Sumériens ou les Ostrogoths ? Il n'en finit plus d'ergoter sur le « courage » que représente le fait d'ouvrir « une section d'écriture dramatique, dans un pays où former un écrivain est encore considéré comme un contresens, un blasphème, un parjure ! », et il savoure en gourmet l'écho de son rythme ternaire. Des élèves s'approchent, fascinés par sa péroration. Tout en la poussant vers la sortie, il clôt son enfumage officiel sur cette envolée lyrique. Mais c'est alors que la Mine imprévisible, la « Mine anti-personnel », comme l'appelaient parfois les copines de l'École, met enfin les pieds dans le plat :

– Et la promotion mise en scène ?

Loudret suspendu dans son vol ressemble à un canard qui vient de recevoir une décharge de plomb. « Mais... vous êtes déjà bien renseignée à ce que je vois. Oui, nous avons le *projet*, en effet, d'ouvrir un département de mise en scène à la rentrée prochaine... » Il tente de s'agripper à quelque chose avant de couler. « Je... je ne peux guère vous en dire plus. Les équipes pédagogiques, le secrétariat général, la direction des études, le C.A. sont en train de plancher sur la question... Alors vous comprenez... » Tout se dérobe. Les comédiens s'éloignent. Il baisse la voix. « Et le directeur, avec toutes ces missions... Tout ceci est encore dans les cartons, alors je vous invite en effet à prendre rendez-vous avec Monsieur le... Rappelez-nous... » Il la bouscule maintenant dans le sas, sans ménagement.

Qu'est-ce que ça veut dire ? Tous les documents compulsés indiquent bien l'ouverture d'un département mise en scène, mais... en 2004. Et nous sommes en 2008. Elle laisse passer deux semaines. *L'Avenir* renaît de ses cendres. À combien de centaines de jeux de mots idiots le titre de ce fichu canard a-t-il déjà donné lieu ? Elle ne peut s'ôter de la tête la confusion de Loudret. Quel intérêt a-t-il eu à lui mentir sur ce sujet-là, qui n'a aucun rapport avec les magouilles supposées du directeur et de ses amis ? Pourquoi ce regain de fausseté dans sa voix, son regard fuyant, son empressement à en finir ?

Elle retourne à l'École de Théâtre. Elle interroge d'autres gens. Elle a des rendez-vous. Son enquête financière connaît quelques succès, quelques déboires. Le métier, quoi. Mais rien de clair sur la mise en scène. Qui étaient ces gens admis à l'École en 2004, dans cette première promotion, si elle a existé ? Que sont-ils devenus ? Pourquoi personne n'est-il capable de lui donner leurs coordonnées, de lui dire où ils travaillent ? Au troisième millénaire,

en Europe, on ne fait pas disparaître comme ça quinze personnes de la circulation ! Elle finit par trouver ce document, effacé du site de l'École, mais relayé sur un réseau social en plein essor, *Facebook*, dont il a été l'une des premières publications françaises, en mars 2004.

Vous êtes étudiant, artiste, actif en quête de reconversion ? Vous cherchez une formation exigeante, qui remette en cause vos certitudes, qui vous permette de donner toute la mesure de votre créativité ? Vous êtes prêt à vous dépasser, à donner le meilleur de vous-même pour découvrir des pans entiers de votre personnalité ? Et si vous appreniez à « mettre en scène » : non seulement bâtir l'espace et le sens, mais aussi ordonner le monde qui vous entoure selon les intuitions de votre personnalité artistique ? Vous sentez que vous voudriez être le metteur en scène de votre vie ? Ou peut-être avez-vous toujours voulu comprendre le miracle de la scène, les ficelles du jeu, la spécificité de l'acteur ? Vous vous demandez ce qu'est un acteur ? Un technicien du corps, de la voix et du regard, ou un artiste qui sait provoquer la grâce d'une transfiguration ? En seriez-vous un sans le savoir ? Et même : seriez-vous capable de diriger l'Acteur que vous êtes vers l'accomplissement collectif de son art ? Si vous pensez au théâtre avec obstination, tant pour votre équilibre personnel que pour votre carrière, rejoignez le concours « mise en scène » qui ouvrira à la rentrée 2004. Une première en France : une véritable formation qui vous transmettra tous les outils et tous les atouts pour exercer cet art difficile, immense, intransigeant. Le grand metteur en scène de renommée internationale Rado Vetro sera responsable du programme pédagogique et artistique réservé à un très petit nombre de candidats (12 places maximum) et voué à former une nouvelle génération d'artistes de la scène, complets, polyvalents, responsables.

Rado Vetro : le nom étrange et lapidaire du gourou appelle une recherche rapide. Formé à Maudivia dans les belles années totalitaires, il a obtenu de nombreuses récompenses, a été l'élève

d'un élève de Stanislavski, celui qu'on appelle «l'inventeur de la mise en scène moderne», le «premier grand metteur en scène de théâtre» ou encore «le père de l'*Actor's Studio*». Vetro ne cache pas sa foi orthodoxe, a une fille, Olena, qui ferait de la danse à Maudivia, et peut-être un fils dont on ne sait rien, sinon qu'il s'appelle Piotr, mais pas de trace de la mère. Il vit avec sa traductrice Miss Garrett, universitaire originaire de Glasgow, spécialiste pêle-mêle de spiritualité ayurvédique, de philosophie danoise et de liturgie précolombienne, parlant l'islandais et le nahuatl. Avec Internet, en 2008, quand on est malin, on dresse en moins de trois minutes un portrait-robot de presque n'importe qui.

Par contre, impossible de mettre la main sur la liste des élèves «admis en section mise en scène»! Il lui faut pour cela faire du charme au bibliothécaire, un certain Max, le diabolotin chevelu qui avait surgi de son antre pendant son calvaire et dont elle sentait qu'il avait quelque chose pour elle sur le bout de la langue. Écoutant ses questions sans rien dire, il lui glisse dans la main, toujours en silence, le papelard affiché sur la porte d'entrée le dernier jour des auditions, le 9 juillet 2004. On y voit dix-neuf noms. Elle n'en connaît aucun. Ils sont répartis en trois catégories séparées: Élus (douze noms), Électrons libres (cinq noms) et Pigeons voyageurs (deux noms). Fatigué de ses questions, et pour se débarrasser d'elle, Mad Max finit par lui montrer du doigt un nom sur la liste: «Lui. C'est le seul qui habite encore à N*. Voilà son numéro.» Il a dans son tiroir un papier froissé avec un numéro en 06 qu'il lui lit furtivement, d'une voix monocorde. «Partez, maintenant, s'il vous plaît.»

Un drôle de nom, un peu allemand. Un peu romantique aussi. Un peu tchékhovien surtout.

Bref, un nom de fiction.

Sylvère.

Sylvère Touzenkopf.



Mine à Sylvère, 22 octobre 2008

Bonjour.

Il doit vous sembler étrange, en 2008, de recevoir une lettre. Mais avant de me résoudre à cette solution archaïque, j'ai essayé tous les moyens modernes pour vous joindre : j'ai laissé au moins dix enregistrements sur le répondeur d'un téléphone qu'on m'avait donné comme étant le vôtre, j'ai trouvé une adresse mail apparemment caduque, sur laquelle une demi-douzaine de messages attendent toujours leur lecteur. Je suis donc allée jusqu'à débusquer votre adresse, eh oui, la bonne vieille adresse postale, je suis passée devant chez vous, et j'ai sonné ! Allez, débarrassons-nous de toute honte : j'ai même jeté des brindilles contre vos carreaux. Le regard indigné des pigeons rassemblés sur votre trottoir m'a fait comprendre la vanité de mes prétentions. Mais je me dis qu'une lettre, un vrai parchemin palpable et résistant, a tout de même une chance de vous atteindre, même s'il doit d'abord séjourner trois mois dans le purgatoire morose de votre boîte en ferraille, remplie de publicités glacées.

Je m'appelle Mine Tramières, j'ai enquêté pendant un mois sur l'École Nationale de Théâtre de N, notamment sur la gestion du personnel et des finances. Peut-être avez-vous eu entre les mains l'article du Silure enragé du 6 juillet dernier, qui critique les pratiques de recrutement de l'école et les coûts très élevés par élève, en s'appuyant sur un rapport de la Chambre Régionale des Comptes. Peut-être même avez-vous lu le mien, paru dans L'Avenir du 9 septembre, sous le titre « École Nationale de Théâtre de N* : une gestion très personnelle du personnel ». Après avoir écrit mon article, j'ai éprouvé le besoin de m'informer auprès d'un ancien élève de l'école, pour tenter de donner corps aux chiffres et aux allusions. Et c'est là que j'ai pensé à vous. On m'a donné votre nom et votre numéro, et même s'il ne m'a servi à*

rien, j'ai eu envie, depuis ce jour, de vous parler. Mais je m'aperçois que je raconte ma vie, ce qui pour une journaliste est impardonnable. C'est votre faute, pourquoi ne répondez-vous pas? Bon, je tente de finir cette longue lettre: je voudrais simplement savoir ce qui s'est passé entre 2004 et 2008 dans cette «section mise en scène» dont vous faisiez partie.

Bien à vous. Mine T



Sylvère à Mine, 27 décembre 2008

Bonjour.

Deux mois... c'est le temps qu'il m'a fallu pour me résoudre à écrire ce que vous me demandez. J'ai d'abord tenté un premier jet, où je ne parlais que de moi. Peut-on vraiment écrire sans parler de soi? Il n'empêche: je l'ai détruit et c'est une bonne chose.

Avant, j'aimais écrire, mais depuis 2004, cette activité m'est devenue quasiment impossible. Et pourtant, c'était mon métier, un peu comme vous, du moins c'est ce qu'on attend d'un universitaire. Même si tout le monde se fout de ses articles.

Ce que vous allez lire n'a rien d'un «témoignage». Tout est recréé dans la solitude et le silence, je n'ai même pas eu à relire les quelques notes prises pendant quatre ans. Les personnages ont changé de nom, de caractère, presque d'âme. Vous excuserez le côté décousu du récit. J'ai bien essayé de trouver un point fixe, un levier d'Archimède, mais l'histoire semblait toujours vriller sur elle-même. Comme tant de répétitions de théâtre, finalement. Il reste de la première version quelques traces de «je», comme des scories que je n'ai pas eu le courage de décaper. Ou peut-être n'ai-je pas le bon détergent.

Faites-en ce que vous voulez. Je ne suis pas le mieux placé pour vous raconter les années que vous mentionnez. Contrairement à tous

les autres, je me suis retrouvé à l'École sur un coup de tête et de hasard, pas un coup de cœur, et ce n'est sûrement pas la réputation de Vetro, loin de là, qui m'a lancé dans cette traversée, ni au fond l'amour du théâtre.

Je dois quand même vous dire... Je n'avais aucune envie de vous répondre, mais à l'étonnement un peu agacé du début, a succédé un certain entrain... que je ne me connaissais plus. Comme si ce récit attendait un destinataire pour s'écrire. Au fond, tout n'existe-t-il pas seulement pour être raconté à quelqu'un?

Sylvère Touzenkopf



Un matin en 2005

Au commencement il y a la douleur. Infiniment dense, et pourtant elle passe, se dilue et se transforme le long du genou droit, un élanement, un trait de feu, comme si on vous lissait le tendon à vif. Déplacer le pied vers la droite, «l'ouvrir» un peu la soulagerait. Mais Loïc, qui énumère le poème des mouvements, ne tarde pas à vous remettre le pied «parallèle» à l'autre, et vous réinstalle dans la souffrance. *Saisir la queue du moineau.* Je suis ce moineau sans ailes qu'une main d'enfant saisit cruellement. Existe-t-il des situations où il est nécessaire d'avoir mal? Tourner le bassin, et avec lui le haut du corps, mû par un ressort, se «déroule». Et *Le singe bat en retraite.*

Mais la douleur n'empêche pas la pensée. Sylvère revient de loin : une vraie catastrophe, on en sort comme on peut, en titubant. Il regarde autour de lui, l'œil «vague» dit Loïc, «vague mais ouvert à tout ce qui advient», ajoute Lionel, l'autre professeur de Tao Kaï, «le regard de la mouche», conclut Loïc, ils sont comme deux garde-chiourmes, pense Sylvère qui voit passer des images de

Guantanamo. *Soulever le rideau*. Une quinzaine d'ombres noires bouge lentement en silence, sur de grandes vitres rectangulaires que la pluie fouette. Il peut voir les gouttes s'agglutiner peu à peu, gonfler et ruisseler. *Simple fouet*. Tout est en mouvement depuis toujours, pourquoi pas la douleur ? Le vent, la pluie, les bras ombreux des autres et mon genou lui-même animé d'une torsion inhabituelle, digne d'un pantin articulé, pense-t-il, même la douleur bouge, s'accumule, coule et revient : la douleur, c'est du mouvement qui s'obstine trop dans l'immobile du corps. Ou l'inverse ? « En respirant, on fait circuler la force », dit Lionel qui se met à grincer aux oreilles de Sylvère, « dans les points de tension et dans les nœuds », ajoute Loïc, et finalement, *Le dragon vert surgit des eaux*.

DIX HEURES ONZE. Les mouvements du Tao racontent une vieille légende chinoise, mais c'est bien dans *mon* corps qu'elle se joue, se dit-il, et pas en Chine, cette histoire fatale du tigre, du singe et du dragon. Il y a au moins un animal de trop dans ce drame. Comment mes tendons sont-ils devenus le théâtre de leur lutte à mort ? Avec la *Préparation au fouet*, on n'avait pas encore mal, mais il fallait s'y attendre. Puis venait l'*Ouverture de la grue*, charmant petit mouvement de balancier, presque dansant. « Tout part du bassin », répétait Lionel en tenant fermement, par derrière, celui d'Émilie, *Caresser l'encolure du cheval*, lui imprimant un mouvement de huit, « le symbole de l'infini », renchérrissait Loïc, sans perdre de vue les jambes infiniment étirées de Kaïna. On ne l'a pas vue depuis un mois, se dit Sylvère, pourquoi est-elle revenue ? Le troisième mouvement, *Dévier la main vers le bas*, une bagatelle, simple parade ? Pas évidente pourtant, car chaque poignet par un lien secret doit bouger avec la cheville et la hanche correspondantes, cela s'appelle les « coordinations externes » ou *liù hé*, et Sylvère se demande encore si ce couplage

n'est pas purement mental, question à laquelle Loïc répond par un sourire sibyllin. *Chercher l'aiguille au fond de la mer* précède la *poussée*, et c'est là justement que le pied déplacé commence à se tordre, le mouvement vrillé du tronc changeant de sens, et provoque la contraction douloureuse, comme si l'on accouchait de soi-même. Essayons encore, se dit-il pourtant, et relâchant les épaules, il attaque le Tao plus lentement – la douleur vient bien de quelque part.

D'où vient la douleur? Écoutons-là surgir en se tournant tout entier hors de soi, hors du moi, son royaume – et il considérerait à présent, lentement, la salle cent neuf dans son entier, comme s'il la découvrait. Le vaste studio de danse – les miroirs occultés par des rideaux noirs des deux côtés de l'espace rectangulaire avalant les ombres mouvantes –, ses collègues, les «élus» – élus de quoi? par qui? –, et partout un plancher clair, jaunâtre sous l'éclairage néon – des lattes de pin montant jusqu'à un mètre du sol, stoppées par une baguette de frise en biseau.

Et c'était toujours là que son esprit, au bord de la frise, faisait un saut dans le vide. Comment en était-il arrivé là? La vie, en dépit de tout ce qu'on lui reproche souvent avec mauvaise foi, avait bien tendance à suivre quelques lois de causalité, non? On s'attache à quelqu'un, on aime, et puis un jour on saute une rivière, on se retourne et l'autre n'est plus là. Il a fait faux bond. Quoi, ce n'était pas pour toujours, pour notre toujours? Ne s'était-on pas embarqués ensemble? Depuis combien de temps durait le malentendu? *Simple balayage du bras*: tout était-il donc si «simple» au pays des guerriers chinois, tuer ou être tué? Mais l'amour? Après la tension douloureuse du genou qui se prolongeait, on pouvait esquisser un mouvement plus ample – que Loïc vous faisait refaire des dizaines de fois, trop de «force» dans les coudes, ou pas assez: *les mains nuage*. Pourquoi les gestes les plus douloureux,

comme les instruments de torture les plus sournois, portent-ils toujours des noms poétiques : le taureau d'airain, la vierge de fer, le chat à neuf queues, le chevalet, les grésillons ? « Tout doit venir du bassin », d'accord, « et jusqu'au bout des doigts, la force, en tournant... », mais de quel « tout » parlait-on ? Sylvère, balayant l'air devant lui, revoyait le mécanisme par lequel il avait mis un pied dans la *Méthode*. Qui devait bientôt lui prendre le genou, pensa-t-il amèrement, la douleur à fleur de rotule ; et cette ironie constante sur lui-même, qu'il appelait volontiers « l'ironie du désespoir », le faisait grimacer.

Soufflant et souffrant, il reprit tout le Tao au ralenti, comme tous les matins de 10 à 13 depuis des mois, depuis septembre 2004, au début de l'an I. Cette lenteur le mortifiait comme les huit cent quarante vexations composées par Satie pour oublier Suzanne Valadon. Et toute la catastrophe défilait devant lui. Il fallait remonter plus loin, à la fin de l'hiver 2004. À l'époque on disait Sylvère et Sonnie, comme on dit le pain et le fromage, le soleil et la mer. Sonnie, la femme de sa vie : l'expression, atroce de vérité, le faisait grincer. Son premier amour, avec qui il avait grandi en amour, comme on grandit en âge. Ce fameux printemps 2004, Sonnie était partie. Les mots lui brûlaient l'âme comme une lave. Parce qu'il ne voulait pas, n'avait pas su vouloir, vraiment et sincèrement, avoir cet enfant alors qu'elle le désirait de tout son corps ? À force de s'entendre dire d'attendre, elle était partie, et maintenant c'était lui qui attendait en vain, pour toujours, ce qui veut surtout dire : à chaque instant de sa vie. Et aussi parce qu'il l'avait trompée sans oser le lui dire ? Je ne l'ai pas trompée, j'ai trompé le temps, je n'ai jamais aimé qu'elle. C'était donc cela, être un homme : être aimé, puis écraser lentement le désir de l'autre, jusqu'à ce qu'il foute le camp ? Il sentait planer à ses oreilles ce foutu ricanement de l'existence qui nous laisse seul et amer, la mauvaise foi du cœur. Tout semblait mêlé, à présent : sa muflerie,

son indécision, sa faiblesse face à Sonnie toujours aimante. Pas moyen de faire écho à son désir. Et leur amour était devenu une fuite absurde, comme un animal qui aurait peur de son ombre : l'enfant viendrait toujours trop tôt ou trop tard, Eurydice incertaine, jamais il ne remonterait vivant des souterrains de leur passion. Il fallait tout remettre à plat, tout ravalier : les montagnes, les cols, les grands arbres sous le vent, les couchers de soleil, les baignades nocturnes, les poèmes lus au bord de la Seine, l'amour au bord de tous les fleuves. Le temps était hors de ses gonds, borgne et boiteux : elle était partie, et la réalité d'un coup devenait impensable. Il s'était mis alors à tituber, à manquer d'air : Sonnie emportait avec elle ses poumons, les grands drapeaux joyeux qu'il avait l'habitude de hisser au vent de son enthousiasme. La douleur était partout comme une mer, dans laquelle il nageait encore un peu, agitant les bras comme un vieux maître chinois, avant de couler.

Son dos sembla retrouver, dans la torsion de *La main se tourne et tranche*, l'harmonie relative de ses vertèbres malmenées. Encore un pas de côté, contrôlé, et c'est le *Couronnement du genou*, on revient au point où tout a commencé : la douleur, l'espoir de s'y perdre, de s'y retrouver. Sonnie disparue, c'était le foutu point final d'un amour hyperbolique : « On aurait pu de notre amour faire autre chose », comme dit la chanson. Fallait-il monter si haut pour se dessiner ensemble une si belle queue de poisson ? Il avait préféré les aventures sans lendemain, les chansons fades, au grand poème des origines ? Il avait joué avec l'amour sérieux d'un couple d'enfants rêveurs, elle avait quitté le jeu avant d'y perdre des plumes, et il était plumé.

Et pourtant il faut respirer, se dit-il, même si c'est l'air dense et ensuqué de la « formation mise en scène », c'est-à-dire dérouler,

inspirer, détendre les épaules, expirer, *résister* et *frapper*, enfin, voilà la « sortie de force », *fa jin*, ou *fa li*, tu enroules dans le bassin, les hanches, les coudes en phase avec les genoux, les chevilles avec les poignets – les fameuses coordinations –, alors oui, tu pourrais sortir de ta souffrance par la souffrance, de ta douleur par La Douleur, peut-être, mais au bout de combien de jours, d'années ? Pourquoi avait-il été incapable de répondre au désir sincère de Sonnie ? Il l'aimait, c'est sûr, malgré ses écarts au fond bien inoffensifs, et un enfant, ce n'est pas la fin du monde. C'en serait plutôt le commencement. « La force arrive au bout des doigts » et sort enfin tandis que *le gardien des cieux pile le mortier*, toujours dans sa langue natale : *jin gang dao dui*. Et bam ! D'un coup du poing droit dans la paume gauche, à s'en défoncer les phalanges. Sonnie, putain ! Sortie de sa vie en emportant sept années de souvenirs à jamais macabres, autour du fœtus embaumé de leur bonheur. Et l'envie de l'insulter montait en lui comme un blasphème. *Poignets et chevilles, genoux et coudes*, autant avoir mal partout, ce serait dommage qu'une articulation n'en profite pas – Vlam ! Le talon au sol écrase enfin le pied de l'envahisseur mongol, la sale litanie des jours manqués, l'avenir avec Sonnie enterré comme un corps perdu, perdu, perdu. Et ça claque et le plancher craque, et tes os vibrent du talon au crâne, du crâne au talon, et la cent neuf craque et vibre aussi, la fissure continue, blanche, à courir de biais, jamais on ne la rebouchera cette fissure-là, comme le départ de la femme que tu aimais, jamais, vers le coin lointain de cette foutue salle où l'on souffre, où l'on tue des tigres et où l'on écrase des pensées morbides et haletantes. J'avais trente ans. Je ne laisserai personne dire que c'est le plus bel âge de la vie. Elle a changé de rive et m'a laissé là, vaincu, avec mes trente ans stériles, le mépris de moi-même et ma cruelle indécision.



DIX HEURES SEIZE. Retour sur une séparation : il l'avait accompagnée, comme tant de fois, jusqu'au train. La pluie leur crachait au visage des gerbes soudaines, à chaque coin de rue. Depuis des années, se séparer n'était qu'un pincement léger, de quoi bander le ressort de leurs retrouvailles. Tout semblait comme toujours, simple et drôle, chaleureux, et leur humeur farouche et amoureuse ne se mettait pas en peine de changer : ils avançaient vers la gare, mais là quelque part, à l'intérieur, une petite membrane se déchirait. Ils avaient gravi les escaliers vers le quai où attendait déjà le long serpent de métal. On ne se rend pas compte le jour où ça arrive, on se dit au revoir, à bientôt, mais ce bientôt c'est un monde, une ère, un tremblement de terre, un requiem. Ce bientôt, c'est la mort. Il n'était pas monté sur le marchepied, comme il aimait le faire avant, il restait là devant elle, et d'un coup, subitement, ils ne parlaient plus. Le vieux train a grincé puis s'est mis en branle. Et c'est alors qu'il la regardait, qu'elle le regardait, sa main collée sur la portière vitrée qui l'encadrait comme un hublot, qu'il a pu encore lire sur le train fuyant l'inscription « PORTE DONNANT SUR LA V IE » : le « o » de « voie » avait été effacé par un petit démon qui aimait jouer avec les maux.



S'en suivit une période de prostration inédite, jusqu'au vingt-trois mars deux mille quatre, vers vingt-trois heures cinquante-six, et Sylvère, qui gardait la mémoire ciselée des nombres, appréciait cette netteté dérisoire du fatum. Il avait vécu littéralement à même le sol pendant deux semaines, fixant le plafond, mangeant ce que sa main pouvait attraper. Et puis un soir il se releva : dans l'appartement de la rue Fébrige, perdu dans la grande plaine à l'est des fleuves, le printemps poussait son souffle à travers les fenêtres bruyantes. Un filet de chaleur diurne s'attardait sur l'avenue avant

de s'évaporer dans une fraîcheur déjà clémente. C'est toujours épataant de voir que la vie continue, pensa-t-il, quand on est au fond du gouffre, dans les heures, les jours qui suivent la catastrophe. Sonnie perdue, avait-il une seule raison de rester, comme on dit pompeusement, sur cette terre ? Mais ce moment-là, dans la lorgnette inversée des longs mois qui avaient coulé dessus, gardait la sereine exubérance d'un soir de printemps. Vers vingt-trois heures cinquante-sept, il avait encore tapé quelques mots dans la fenêtre de recherche, large et fin rectangle blanc au fronton de son écran, qu'il interrogeait parfois comme un oracle. « École de Mise en Scène ». D'où lui était venue cette idée baroque ? Combien d'histoires se disait-il, combien d'erreurs aussi, ont commencé par un mot lancé inconsidérément à travers la fenêtre pythique des possibles ? Internet, ou la boule de cristal à la portée de tous ? Son clic à lui produisit instantanément sur « Google », le moteur de recherche qui venait de supplanter « Yahoo ! », l'apparition de versets sibyllins et attirants. Il réitéra l'expérience en plusieurs langues : *Teater Regischule*, *School of stage directing*, *Scuola di regista*. Et son attention anesthésiée par la fatigue se réveilla. Dans l'unique chambre de l'appartement, juste à côté, Renaud, collègue d'université et colocataire occasionnel, ronflait. *Vous êtes prêt à vous dépasser, à donner le meilleur de vous-mêmes, pour découvrir des pans entiers de votre personnalité ? Vous avez toujours rêvé de mettre en scène, d'ordonner le monde qui vous entoure ? Vous sentez que vous voudriez être le metteur en scène de votre vie ?* Il y avait donc dans chaque pays des lieux secrets où l'on apprenait la « mise en scène », un art dont il ne savait rien, que des banalités livresques, mais un art suffisamment envoûtant pour représenter soudain tout ce qui manquait à sa vie si peu mise en scène, si peu dirigée, sa vie à vau-l'eau, flageolant de désirs vagues et de minces trahisons, depuis un nombre déjà lourd de mois, d'années, sa vie nourrie sur l'énergie accumulée de certains dons, mais aussi d'une inaptitude

flagrante au bonheur: *Vous avez toujours rêvé de bâtir l'espace, de lui donner un sens, d'ordonner le monde qui vous entoure?* Et d'un coup, il avait violemment désiré l'être: Metteur en Scène. Il avait l'impression d'avoir enfin trouvé son centre de gravité.

Il savait enfin quoi faire de sa vie.

Les écoles défilaient sur fond rouge, noir, scintillant, et proposaient des destins d'étudiant tardif aux quatre coins de l'Europe: Édimbourg, Varsovie, Stockholm, Cordoue, Parme, Saint-Petersbourg, Zagreb, mais sa propre ville, N*, revenait avec insistance dans les résultats de sa recherche. La rue continuait à bruire: les fêtards pullulaient dès les premières bouffées de printemps, comme des larves générées par le rayon de soleil qui vient fendre leur cloaque. Là, à quelques encablures du boulevard – sur la Sainte Colline où jamais il ne mettait les pieds, éminence constellée d'institutions marinées dans l'eau bénite –, il existait un lieu secret où l'on consacrait son temps à un apprentissage rare, mais vital, essentiel, indispensable: *tous les outils et tous les atouts pour exercer cet art difficile, immense, intransigeant [...] une nouvelle génération d'artistes de la scène, complets, polyvalents, responsables.* Le descriptif différait des autres sites: écrit en grande partie au futur, il mentionnait une formation qui ouvrirait bientôt. Fiévreux, il remarqua un nom étrange, lapidaire – indien ou océanien? se demanda-t-il –, qui revenait comme un mantra: Vetro, Rado Vetro, et le chiffre douze, le nombre de places proposées dans la formation, tandis qu'une date en bleu attira son regard, huit avril 2004.

La date limite pour envoyer un dossier de candidature.



DIX HEURES VINGT-SEPT. *Balayer du bras avant de se tourner et parer pour saisir la queue du moineau*: un geste poétique par lequel son corps découvrait en grimaçant des tortures inédites. Rado Vetro, le fameux pédagogue qui avait ouvert la formation « mise en scène », était bien l'artisan secret de cette géhenne quotidienne: trois heures de Tao Kaï ou de Kao Bang en alternance le matin, puis une modeste pause repas pour panser ses plaies, et c'étaient les répétitions sans fin de l'après-midi et du soir. Le Tao Kaï avait immédiatement commencé ses ravages au début de l'an I. Qui ose mentionner cette pratique parmi les recettes du bien-être moderne? *Parer, faire levier et frapper*. Comme Lionel aimait à le rappeler, le Tao Kaï est un « art martial interne » (*neijia quan*) et chaque mouvement, ancré à l'intérieur, a aussi vocation à protéger d'un coup mortel ou à briser un membre. Sylvère n'en finissait pas de gamberger sur l'oxymore: comment peut-on être martial à l'intérieur? Au même moment, en guise de réponse, une douleur nouvelle courut sur son nerf sciatique comme un skieur dévale la piste: Loïc en passant venait de replacer son pied gauche dans l'axe. *Faire un pas et frapper le bas-ventre*. Je suis là et je souffre. Et la pensée cabriolet sur la douleur comme un chamois espiègle sur un pierrier – Sylvère tâchait maintenant de recenser les lattes de bois clair au sol de la salle cent neuf, quatre par quatre, comme pour suivre les étapes d'un raisonnement qu'il s'efforçait de construire.

Ils allaient passer quatre ans dans la même salle. *Vous avez toujours rêvé de bâtir l'espace?* L'impression lumineuse, sobre, de la cent neuf engageait certes au travail – il pensa au sens étymologique contesté du mot, *tripalium*, instrument de torture à trois pieux, voire au sens obstétrique, comme on dit une femme « en travail », tandis que des crampes lui voilaient la ceinture –, mais toujours venait la question: pour accoucher de quoi? En général,

quand on doit donner naissance, on sait à peu près ce qui va sortir... En s'attardant sur le mur du fond, auquel il faisait face pour exécuter le *simple fouet*, il vit que la baguette de frise était tordue par endroits et grossièrement reclouée, et, regardant avec pitié son genou gauche qui commençait à le lancer – désolé mon vieux, il va falloir en passer par là et tu vas trimer jusqu'à ce que *La grue blanche déploie ses ailes* –, Sylvère remarqua sous ses pieds les raccords maladroits d'une partie entière du plancher, qui couraient de biais comme une fissure blanchâtre bouchée à la hâte : quelle réparation ? Pour quel genre de câble ? Boucher une fissure avec ce qu'on a sous la main, et avancer quand même : au fond, dans la vie, on ne construit jamais rien, on rafistole. Et un jour ça craque.

La vision douce-amère de son entrée à l'École se déroulait maintenant comme un film. La mise en scène ? *Si vous pensez au théâtre avec obstination...* Mais Sylvère n'avait jamais rêvé de théâtre ! À ce moment, le visage du directeur de l'École, qu'on surnommait « Position-de-Combat », apparut sur l'écran fragile de ses pensées, il devait justement venir aujourd'hui, après le Tao, parler à toute la promotion : pour quel discours absurde et solennel ? Et si quelqu'un avait dit à Sylvère, au printemps 2004, il y a un an et demi, que sa renaissance commencerait par un entraînement oriental impitoyable et quotidien, qu'aurait-il pensé ? Oui, l'idée d'apprendre ce métier l'avait fasciné ce vingt-trois mars de la préhistoire de la *Méthode*, alors que sa vie affective s'effondrait en beauté, comme un temple sous l'effet d'une secousse sismique. Il se sentait encore capable de rêve et d'enthousiasme. Tout pourrait se mettre en ordre, peut-être, et il tentait de retracer l'élan d'une décennie. Après des études brillantes, achevées dans les dernières années du millénaire précédent, il s'était retrouvé assistant à l'université – à ce moment, toujours au *passage du moi-neau*, il ressentit une secousse sournoise dans le bas du dos, suivie

d'un frisson : s'était-il coincé quelque chose ? Allait-il, comme Pascal Turner, disparaître une semaine à l'hôpital, disques lombaires bloqués ? – À l'époque, en deux mille un, il entamait une belle carrière d'intellectuel, mais le cœur n'y était pas. Quelque chose manquait à l'appel dans l'ennui farouche des séminaires, le docte étalage des cours, la virtuosité monotone du raisonnement dialectique. À l'inverse, au soir fatidique où il se relevait à peine des décombres de son amour, la MISE EN SCÈNE était apparue soudain comme une aventure, un risque, le rêve de construire soi-même un monde – bien plus que l'écriture, à laquelle chaque petit universitaire s'essayait de manière plus ou moins secrète. Aïe ! Cette fois il faillit perdre l'équilibre : la douleur revenait à la cuisse droite, mais aussi bizarrement dans l'épaule gauche, comme pour équilibrer son vacillement. Devenir un intellectuel pour accoucher *in fine* d'un ou deux recueils de poèmes confidentiels et solipsistes... Tandis que la MISE EN SCÈNE ! Voilà un art où risquer un regard sur le monde ! Une vraie reconversion ! Et puis, pas de théâtre sans public, à moins d'être Grotowski : on est bien obligé de rencontrer l'autre ! Un art où donner à sentir sa folie intrinsèque, dans l'immédiateté de la scène ! La réunion publique, la communion, à la face du monde ! *Une formation exigeante, épanouissante, qui remette en cause vos certitudes, qui vous permette de donner toute la mesure de votre créativité.* Où expier aussi, en changeant d'identité, la défaite d'un grand amour dévasté ? Comment n'y avais-je pas pensé plus tôt ?

Après, tout était allé très vite. Le 8 avril 2004 au matin, il avait posé ses lèvres, en vertu d'un geste magique aussi ridicule qu'irrépressible, sur l'enveloppe contenant sa candidature lestée d'un projet artistique prétentieux sur une pièce atroce de Strindberg, avant de la glisser dans la boîte aux lettres. Son dossier atterrit parmi la cinquantaine des reçus du premier tour, et il se retrouva

en juin dans l'immense bureau du directeur de l'École Nationale de Théâtre de N*, qui surplombait un petit pan de bosquets en pente, relique de fortifications vaubanesques. Mais le plus imposant était le grand canapé rouge du mur de droite, vraie bouche en cuir digne du Sofa *Mae West*, sur lequel les candidats étaient invités à s'asseoir comme des amuse-gueules. « J'espère que vous êtes bien conscient... – Position-De-Combat vous regardait dans les yeux, les siens étaient vitreux, et tout d'un coup son sourire vous glaçait – que vous risquez, si vous êtes pris bien sûr... – et il riait avec Miss Garrett, l'assistante et traductrice de Vetro, venue en éclaireuse à N*, toujours présente quoique toujours ailleurs –, de vous retrouver quatre ans, ou trois, ou moins, car on sait ce qui peut arriver, ou plutôt on ne sait jamais, car seuls les meilleurs, les *happy few*, hé hé... – encore un rictus à l'adresse de Miss Garrett, qui semblait sourire elle aussi, mais de quel étrange sourire, impassible, suspendu à ses pommettes saillantes comme celles d'un masque indonésien – quatre ans sans aucun revenu, seriez-vous prêt à ce sacrifice? » Et malgré le ton ambigu de sa demande, on se sentait déjà un peu fier de lui répondre sans hésiter « oui », un « oui » qu'il accueillait d'un petit rire de sympathie respectueuse, mais qui pouvait tout aussi bien vouloir dire : « Un fou de plus, ce n'est pas mon problème! »

Et Sylvère l'avait prononcé, ce « oui », qui valait mariage avec la *Méthode*. Renoncer à son poste à la fac, d'accord. Il n'avait jamais craint les coups de tête, même dans le mur. Pour faire ses études de lettres, il lui avait fallu quitter jadis l'école d'ingénieur, où le poussait un train entier de professeurs de lycée fiers de ses aptitudes en maths bientôt évaporées au contact des matrices, ces horribles tableaux postés en embuscade dans les couloirs de l'algèbre; abandonner le sport de haut niveau malgré quelques perspectives prometteuses en tant qu'« espoir international » dans une discipline confidentielle mais pleine d'avenir olympique.

Ainsi avançait-on, par renoncements répétés et douloureux. Ainsi pouvait-il bien lâcher l'université dont pourtant, il le savait, les lourdes portes à peine entrebâillées se fermentaient à lui pour toujours, comme celles d'un pénitencier. Mais au fond, regrettait-il cette taule ? La vierge de fer au sourire racoleur, du moins, ne déchirerait pas ses rêves. Il enchaîna les *mains nuages* et le *simple fouet* plusieurs fois et rapidement, avec rage, loin du regard de Loïc qui corrigeait chez Camille la position des épaules, en lui glissant les doigts sous les aisselles jusqu'à effleurer la rondeur tendre des seins. La perspective d'être pauvre, dont ricanait le directeur, n'avait pas effrayé Sylvère. Qu'aurait-il encore à nous annoncer tout à l'heure, l'oiseau de mauvais augure, qui avait orchestré le concours d'entrée du haut de son regard féroce ?

DIX HEURES QUARANTE-TROIS. Ce concours, il l'avait réussi. À quoi tient la réussite à un concours ? Sur quelle roulette se joue l'orientation dont on rebat les oreilles des lycéens, le choix de leur avenir dont on empoisonne des générations de jeunes gens ? Après une courte pause au vestiaire où les élus hypnotisés par l'effort se croisaient dans un frou-frou de kimonos lestés de sueur, il fallut reprendre le Tao ; et la douleur, à la faveur de cette interruption, refit surface dans les talons, au moment d'*enfourcher le tigre et gravir la montagne*, repaire d'où elle pourrait ensuite se déployer le long des os et des tendons, *à droite puis à gauche*. « Achtung ! » cria Simon à Ravikoff qui venait de lui écraser le pied : inspiré, celui-ci avait tendance à faire son Tao les yeux fermés. « On peut, concédait Lionel, mais il vaut mieux éviter, tu as moins de chance de voir venir le coup », tandis que Loïc précisait : « Travaille plutôt ton regard vague, le regard de la mouche, où tu vois autant l'intérieur que l'extérieur. » Sylvère le connaissait bien, le regard de la mouche, comme quand l'esprit vagabond trompait la douleur du

corps en parcourant le paysage des souvenirs, où Sonnie se promenait comme une démangeaison.

Pourquoi avaient-ils été sélectionnés, eux plutôt que d'autres ? Devant Sylvère, quinze samourais fatigués fouettaient l'air dense de la cent neuf. La course folle de l'été avant l'École lui revenait comme un air de corrida baroque, dans la fanfare souterraine des craquements d'os. Comme il semblait loin, ce printemps 2004 où il avait convaincu Renaud, assistant de fac comme lui, de se jeter dans l'aventure du concours de mise en scène ! « Le théâtre, sans Éros c'est zéro », disait le grand flandrin goguenard qui partageait alors son appartement, ses enthousiasmes et ses catastrophes, et Sylvère souriait amèrement à cette formule péremptoire qu'il associait, selon les jours, à la Bérézina ou au Titanic. Sonnie s'éloignait déjà dans les brumes orientales d'une vie sans lui, et il sentait toujours cette boule au ventre en revoyant son sourire, qui avait longtemps reflété son bonheur.

De l'amour, d'accord, mais il fallait bien passer les auditions, et là, c'est chacun pour soi.



Il les avait préparées avec Renaud, embauché comme réplique, et finalement candidat lui aussi, car l'idée d'être metteur en scène l'avait un temps chatouillé comme une gale sur les planches d'un atelier universitaire qu'il fréquentait surtout pour s'approcher de Delphine, une étudiante dont il était mordu. Ils s'introduisaient le week-end et parfois le soir dans les préfabriqués de l'université, dont les fenêtres ne fermaient pas, poussaient les tables des premiers rangs puis répétaient avec fougue leurs scènes choisies : Camus, Jarry, Botho Strauss, Düringer. Fin juin, la ville s'ouvrait aux attaques tièdes de l'été ; le concours arriva bientôt.

Chaque jour, on présentait les scènes préparées, mais aussi de courtes improvisations sur des contraintes découvertes le matin même. Selon Vetro, à rebours de la tradition française du travail à la table, la mise en scène s'apprenait en jouant soi-même, et surtout en improvisant : les groupes rapidement constitués devaient s'entendre très vite sur une idée et incarner une esquisse. Si l'improvisation fonctionnait, si elle comportait de « l'action », un pas sérieux vers la mise en scène du texte était accompli. Sylvère se revoyait, arrogant d'inexpérience, parcourant devant la ligne du jury aux yeux sceptiques ce même plancher de la cent neuf où il attaquait maintenant son dix-septième Tao de la matinée, l'œil et le ventre vides. Alors, il n'avait rien à perdre, puisque Sonnie était partie avec sa vie d'enfant et son paquet de promesses pour en faire du beurre. Chaque nuit, une liste de noms était placardée sur la porte vitrée de l'école, que les candidats découvraient au matin comme un nouvel arrêt des dieux, en forme de peau de chagrin. Le rituel dura six jours, puis vint l'aube du dimanche. Douze noms figuraient dans la première colonne, comme prévu. Ni lui ni Renaud ne faisaient partie des « élus ». Mais en dessous, deux petits blocs inattendus complétaient l'affichage, et, dans celui intitulé « électrons libres », inauguré par un certain Aymeric Gobet, Sylvère découvrit son nom. Renaud n'était mentionné nulle part, même pas dans la dernière petite note qui portait l'étrange appellation de « pigeons voyageurs » au-dessus de deux noms exotiques : Stavros Papadakis et Kirsten Vestergaard.



Au loin, le vieux N*, la ville aux toits de tuile et de zinc mêlés, s'affairait dans son lit de bruits et de brume. On était le neuf juillet d'avant l'an I et Sylvère était admis. La rentrée était prévue pour mi-septembre : il lui restait deux mois pour se préparer au

nouveau virage de sa vie – un tournant radical pour ressusciter, croyait-il, du piteux crash de son couple. Deux mois pour devenir un acteur, et quatre ans pour un metteur en scène ! C'était brutal et fantastique. En descendant du Golgotha où son destin théâtral venait d'être crucifié, Renaud, taiseux, pensait à Delphine et à Éros : il dirait à la première que son exubérance naturelle, dont il faisait une vertu artistique, avait déplu à l'Institution, qu'il n'était pas fait pour une école nationale, Delphine aimait les rebelles ; quant au second, il pensait déjà malgré tout à lui rendre ailleurs un nouveau culte. Poussé vers le fleuve par la pente de ses réflexions autant que la fatigue de ses jambes, Sylvère, encore surpris par son succès, un peu ivre de ses passages sur scène qu'il revivait comme des mini-triomphe, se demandait, à l'instar du Socrate de *Ion* qu'il venait de relire avec des yeux nouveaux, si le jeu d'acteur était vraiment le fruit d'une technique qu'on domine, ou la manifestation de quelque puissance extérieure. L'acteur, un artisan génial et méticuleux de son propre corps, ou un imposteur touché par la lumière de la grâce divine, reflet d'un talent injuste ? Qui pouvait prétendre à la fameuse « présence », cet éloge suprême dont on couronnait tout acteur, toute actrice qui vous fascinait, faute de pouvoir décrire son art ? *Vous avez toujours voulu comprendre le miracle de la scène, les ficelles du jeu, la spécificité de l'acteur ? Vous vous demandez ce qu'est un acteur ? Un technicien du corps, de la voix et du regard, ou un artiste qui sait provoquer la grâce d'une transfiguration ? En seriez-vous un sans le savoir ?* Les deux collègues ruminaient l'écho de cette journée fatidique en descendant la pente qui se faisait abrupte à l'aplomb de la vieille ville, hérissée de clochers gothiques, où sinuait un fleuve encore indéchiffrable.

– Quoi qu'il en soit, j'ai toujours voulu être diplomate, dit soudainement Renaud, incapable de s'interdire un calembour. Sylvère lui était reconnaissant d'avoir parlé le premier.

– Et moi, j’ai toujours voulu être un gland qui tombe d’un chêne...

– Tes rêves se réalisent...

Sylvère enfant disait à la ronde qu’il serait journaliste: et maintenant? Du moins la formation dans laquelle il avait résolu de s’engouffrer à trente ans, sans vocation, sans argent, lui apporterait-elle une réponse à sa question sur l’art de l’acteur, qui le taraudait. C’était comme une recette chez lui, quitter l’obsession de la douleur de Sonnie en se passionnant pour des sujets qui ne vous avaient jamais mobilisé auparavant. Ç’aurait pu être l’archéologie des premiers chrétiens, la grammaire du swahili, ou la naissance de la Gestalt-théorie. Le dieu Internet avait opté pour le théâtre.

– Et puis Delphine aussi, elle veut être diplotocus...

Sylvère savait que Renaud se retenait de parler de Sonnie, un prénom qui agissait comme du vinaigre sur ses blessures. Ils se séparèrent au pied de la colline. Renaud habitait en banlieue depuis quelques semaines. Sylvère avait dû résilier l’appartement de la rue Fébrige, son contrat à l’université s’étant terminé avec le printemps. Il partageait le salon d’un couple d’amis dans la plaine et couchait près de Fissa, un chat ambigu qui attaquait les mollets toutes griffes dehors, puis disparaissait couard sous les meubles, hors d’atteinte. Tous ses livres empilés dormaient dans une bagnole en attendant d’être entreposés dans le lointain pavillon purgatoire de ses parents ou d’intégrer son futur lieu de pénitence. Une vie de canapés commençait. Une vie de matelas à même le sol. Canapé, matelas, livres: il manquerait toujours un élément dans le décor de sa vie. Entamant à *ONZE HEURES UNE* son dix-neuvième Tao presque sans douleur – ce «presque» logeant au bout du pied gauche, un ongle mal coupé qui vrillait dans sa basket –, Sylvère pensa aux gens qui ont le temps et les ressources

pour s'équiper et se meubler avec confort : du haut de sa position d'ascète forcé, il les regardait avec un rictus plus sarcastique qu'envieux.



Avant de quitter l'École ce dimanche décisif, il avait recopié à la hâte sur son carnet la liste des élus, avec ses deux étranges rallonges, et c'est à la lueur d'un petit spot, presque sous sa couverture et sans perdre de vue Fissa embusqué vers la fenêtre, dont les deux prunelles luisantes ponctuaient obstinément le silence et promettaient une nuit sur le qui-vive, qu'il se mit à la parcourir.

<i>ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE DES PRATIQUES, ÉTUDES ET TECHNIQUES THÉÂTRALES (ENSPETT) DE N*</i> RÉSULTATS DU CONCOURS « MISE EN SCÈNE » 2004 <i>Sont déclarés admis comme élèves de la formation « mise en scène » à la rentrée universitaire 2004</i>	
ÉLUS Camille Bourde Miranda da Fonseca Victor Gagneur Geoffroi Gautier Poetica Louviance Baptiste Martin Sacha Massimat Simon Melensky Boris Palandrey Étienne Ravikoff Pascal Turner Paul Virande	ÉLECTRONS LIBRES Aymeric Gobet Kaïna Majong Jaime Mugica Émilie Plaintevau Sylvère Touzenkopf PIGEONS VOYAGEURS Stavros Papadakis Kirsten Vestergaard

Flottant comme une vision d'avenir, tache vive au beau milieu d'un étrange tableau, son nom à lui était bien là, sans lien avec le paysage montagneux et contrasté de ces patronymes inconnus. Et pourtant, les connexions avaient émergé peu à peu de la pénombre, ce soir-là, tandis qu'il revivait les journées d'auditions en méditant sur son canapé provisoire, surveillé par un Fissa de méchante humeur, petit dieu mauvais, égyptien, agressif. Kaïna Majong, pas de doute, c'était l'Eurasienne qui avait exécuté un improbable numéro de danse contemporaine sur un texte enregistré de Heiner Müller dit en allemand par une voix hystérique, ses oreilles en stridaient encore. Elle avait demandé à Stavros Papadakis, le Grec débonnaire que tout le monde semblait déjà connaître parmi les candidats, de faire une apparition torse nu vers la fin de sa sarabande abstraite. Sur Simon Melensky – comment croire à des origines polonaises, quand on entendait son solide accent dauphinois? – et Paul Virande, pas de doute: Sylvère avait en effet été enrôlé par Simon pour la scène du pauvre dans le *Don Juan* de Molière, où il faisait Sganarelle, tandis que Paul, raide et mince, s'acquittait à merveille d'un mendiant saisissant de fierté blessée au moment où le libertin lui jette l'écu en ricanant. Sylvère se revoyait imiter Don Juan-Melensky dans un échauffement oriental burlesque – «Tu n'as qu'à faire comme moi, à ta manière», et il fallait reconnaître que Simon, le grand bonhomme un peu chauve, fort en gueule, avait su choisir ses acteurs et leur donner la bonne indication pour jouer au mieux la scène. Se concentrant sur les mouvements inconnus et torsadés qu'il effectuait, Sylvère s'était senti libre d'être un Sganarelle plutôt nature, qui avait beaucoup fait rire les élèves tendus et alignés, tout comme le jury. Ne devait-il pas un peu à Simon sa réussite? Car Vetro jugeait aussi les futurs élus sur leur aptitude à jouer dans les projets des autres.

Émilie Plaintevau, c'était la jeune fille aux cheveux châains bouclés – et la plus jeune, vingt-trois ans, d'un groupe dont la moyenne d'âge coïncidait avec les trente ans de Sylvère – à qui il avait lui-même proposé une improvisation muette. Fallait-il qu'elle le soupçonne d'être quelque grosse pointure déguisée pour accepter si facilement de mimer la fleur qui s'ouvre au centre de la salle, tandis qu'il se recroquevillait lui-même sur les derniers mots de son monologue de Botho Strauss? Le texte, plutôt verbeux, devait jurer avec la gestuelle maladroite et illustrative d'une Émilie qui ne savait pourquoi on lui demandait d'éclorre. Le principe du concours d'entrée inventé par Vetro, où chacun avait quelques heures pour recruter et mettre en scène des inconnus eux-mêmes candidats, tout en jouant avec eux, pouvait déboucher sur le meilleur et sur le pire. Ne voyait-on pas déjà qui serait à même de donner à l'acteur ou à l'actrice les bonnes consignes? Sylvère sentait sa propre maladresse lui éclater au nez telle une imposture, tandis que Fissa avait apparemment changé de place, comme une mauvaise conscience dans la nuit.

Poetica Louviance... Par un regain de fierté, le dépit de Sylvère augmentait à n'être qu'un «électron», tandis que la jeune fille avait été «élue» au cénacle restreint. Comment prétendait-elle faire sensation, en se dénudant derrière le rideau qui masquait les grands miroirs de la cent neuf, pour entamer une sorte de course poursuite à l'assaut des ombres de sa fantaisie, toutes voiles dehors, sa crinière étrange et noire flottant au gré de ses pauses brutales et de ses postures mutines, en scandant ça et là un fragment de Marguerite Duras hors de tout contexte? Et Pascal Turner... C'était ce bel homme grisonnant, au regard noir et profond, qui donnait complaisamment la réplique depuis sa chaise à la performeuse débridée: avait-il envers Poetica quelque dette secrète? Sur le prénom de Geoffroi, Sylvère était capable de mettre un visage et un style, car il était ce grand bonhomme

ébouriffé, mince comme une rock star londonienne, qui avait suspendu des balais aux néons pour jouer une scène des *Paravents* de Jean Genet. Un des balais, tombant lourdement à la faveur d'un beau silence, lui avait écrasé deux doigts de pied, ce qui avait détendu l'atmosphère, tandis que le metteur en scène en herbe dissimulait adroitement sa douleur. Toute la performance en avait même retrouvé un accent de vérité. Était-ce donc cela, la douleur : le surgissement du vrai dans l'illusion, le retour du réel incontestable dans les empires fumeux de la rêverie ? Cette maladresse n'avait pas empêché Geoffroi d'être choisi, qui plus est comme « élu » ! Mais alors, quels pouvaient être les critères de sélection de ce jury baroque, composé de Position-De-Combat, Rado Vetro, Miss Garrett et d'un élève comédien de l'École choisi au hasard, nommé Evan ? Qui pouvait le dire ? Dans la vie, on ne choisit rien, pensa Sylvère, soudain janséniste : on est choisi ou pas, c'est tout, et c'est effarant. Et l'amour ? Un concours dont on ne connaît pas les règles.

Toute l'enfance amoureuse de sa vie basculait dans l'arbitraire d'un songe.



Sylvère ne pouvait indéfiniment partager le salon de Fissa ni subir en pleine nuit l'assaut furtif de ses griffes insidieuses. Quelques économies furent rassemblées, dont le fruit d'un mois de travail dans une usine où l'on sérigraphiait la nuit des jouets en bois. On commença à lire les annonces. Des chambres étaient proposées dans les cités universitaires, situées derrière les fortifications auxquelles s'adossait l'École, aux noms de chromosomes : résidence X, résidence Y ; certains s'étaient déjà inscrits, comme Miranda ou Stavros. Mais ne se voyant pas habiter seul avec les remords cuisants de sa veulerie amoureuse, il préférait cohabiter,

fût-ce avec Paul Virande, exalté et dépressif, et Jaime Mugica, Ibère impatient au français approximatif. Ils s'étaient donc divisé la recherche et prospectaient chacun de son côté. Pour la première visite, la seule qu'ils firent ensemble, au prix très bas, ils arrivèrent au bout d'un trajet sinueux en bus devant une résidence noire et vitrée, que de doux peupliers de septembre venaient ombrer comme des pinceaux. Une odeur de tabac froid collait aux murs. « Un coup de peinture, vous pouvez enlever la tapisserie, bien sûr ! » Le rondouillard qui tenait les clés était le gardien de trois immeubles situés sur la pente, pas le propriétaire, qu'on imaginait vieux célibataire tabagique et suicidaire. Trois petites chambres identiques, la même odeur, puis ils découvrirent le séjour, dont le clou était une cheminée de briques brunes, vieille et grasse de suie, morceau d'un cabanon de chasse échoué au cœur d'une morne résidence urbaine des années soixante. Sylvère se voyait-il vraiment devisant de la *Méthode* au coin du feu, avec Paul et Jaime, pour de longues soirées d'hiver, ou déroulant jusqu'au fond de la nuit l'aporie de son passé douloureux, tout en brûlant comme Palissy des bouts de vieux meubles glanés au retour de l'École ? En attendant, on restait à la merci des caprices griffus de Fissa, et il fallait s'extraire du canapé aux aurores pour ne surtout pas être en retard au Tao Kaï de Loïc et Lionel – dont on disait qu'il avait tué un homme en combat singulier – ni au Kao Bang de José, qui prétendait avoir senti son cerveau « sauter dans sa boîte crânienne » lors d'une compétition.

Les soirs de la première semaine, étendu sur le canapé avec la satisfaction muette et les courbatures du travailleur de force, Sylvère avait pris l'habitude de noter quelques phrases à propos du Tao Kaï et du Kao Bang, vaguement entendues pendant la pratique. Il n'en comprenait pas vraiment le sens, mais se disait, à tort ou à raison, que ça viendrait plus tard.



*Importance relative du Tao et du Kao dans la Méthode
(d'après Loïc, Lionel et José)*

– Le Tao est le chemin où tu pratiques le Tao Kai. C'est une suite de mouvements liés les uns aux autres qui fait le Tao, comme les phases de la vie engendrent une existence.

– Le Kao est la voie où tu pratiques le Kao Bang, c'est une suite de coups et de parades pour survivre au milieu d'une meute d'ennemis acharnés mais imaginaires.

– Le Tao est lent, délicat, interne.

– Le Kao est rapide, violent, externe.

– Quand le Kao te prend, c'est pour secouer ton corps et en faire tomber, comme des fruits mûrs, toutes tes faiblesses.

– Quand tu prends le chemin du Tao, tu t'engages dans une forêt dont tes membres sont les arbres, tes pensées les racines.

– Dans le Kao, la douleur est cri que tu jettes; mais dans le Tao, elle se promène dans ton corps, tu la suis, tu la flattes, tu apprends à l'aimer.

– Le Kao t'ouvre une voie parmi les obstacles du monde, le Tao t'ouvre un chemin en toi-même.

– Le Tao est mouvement immobile et permanent, le Kao est l'immobilité qui suit le mouvement qui tue.

– La force est le visage du Kao, mais la source du Tao.

– Le Tao est un fleuve qui n'oublierait jamais sa source. (a dit un jour Loïc)

– La force n'existe vraiment que là où elle est contenue: la « sortie de force » (fa jin) est la concession du Tao au monde visible des Impatients.

– Il semble que la Méthode n'a pas besoin du Tao – mais elle s'y « reflète aux yeux des aveugles » (dit Lionel)

– *Il semble tout autant que la Méthode ne connaît pas le Kao – mais celui-ci la nourrit parfois « comme une récolte inattendue »* (dit José)

– *Le Tao ne te conduit pas vers la Méthode, mais il ne t'en éloigne pas, contrairement à tout ce qui n'est pas le Tao. Aussi peux-tu être en mouvement vers la Méthode sans te déplacer d'un pouce.*

– *La Méthode est ce qui arrive quand on ne l'attend pas.*



Fissa dardait son regard ambigu sur l'aspirant metteur en scène, dont le crayon grattait l'austère carnet râpé. Une nuit, le félin dérangé dans son royaume tenta hardiment une attaque : mais le bras de Sylvère, entraîné plus de cent fois par jour dans le Kao à parer un « coup de poing latéral », envoya le minet s'aplatir contre le mur du salon avec un bruit piteux de fruit blet. Fissa ne revint jamais à l'assaut. Sylvère se sentait prêt à conquérir la Mandchourie. Un grand feu pétillant vibrail dans une cheminée hyperbolique, enchâssée dans un trou de verdure sombre, mais autour, il n'y avait personne. Et il regardait le feu qui crépitait maintenant comme ces tambours chinois euphoriques et martiaux : une intranquillité montait en lui, il serait en retard dans la salle cent neuf, on ne peut pas être en retard dans la cent neuf, cela ne se fait pas, cela ne s'est jamais vu, « on a tué un tigre pour moins que ça », disait Lionel en lui tordant doucement le bras, et les yeux du tigre dardaient maintenant leur menace au fond d'un temple aux colonnes vertes, où suis-je ? mais il se réveillait, cinq heures du matin, les bandes grises entre les stores, la présence haletante du chat estropié sous son lit, et la conscience coupable d'occuper le territoire de l'animal. Les amis, récupérant au matin le félin en compote, commençaient à en avoir marre : « Qu'est-ce que tu lui as fait ? Il est tout bizarre... Il a un drôle de regard... »

Il fallait se trouver un trou, tous les guerriers ont un refuge où ils dorment un peu parmi les onguents. Miranda ne lui avait-elle pas offert déjà, pour l'amadouer, un petit pot de baume du tigre, en citant Socrate : « Garde-toi de devenir une biche devant le tigre... ? »

C'est le lendemain de son combat victorieux contre le matou qu'il visita, en rentrant de l'École, un trois-pièces minuscule, coincé entre une ruelle médiévale étroite et le fleuve doublé d'une voie vrombissante de voitures et d'autobus. Il appela Paul : « J'ai trouvé l'appartement avec un grand A », mais c'était une façon de parler, pas question d'aller postuler pour un clapier sur la colline, mieux valait ce petit terrier à trois chambres dans un vieil immeuble qui regardait passer l'eau dans un sens et les grappes de voitures en volées dans l'autre. Leur accélération rageuse faisait gronder les vitres, mais la splendide lumière des réverbères tremblotant dans l'eau noire évoquait une scène désertée et noble, une nuit de carnaval. On achèterait des bouchons d'oreille ; d'ailleurs, Sylvère n'en mettait-il pas en toute circonstance, petit sas épais d'avec le monde, qui l'avait empêché l'autre soir d'entendre le chat agressif s'approcher, mais qui, croyait-il, l'aidait à goûter un sommeil sans mélange, comme un vin non coupé d'eau ? Dès la tombée de la nuit, un bateau-restaurant éclairé de néons verts et nommé *Hermès* remontait puis descendait le fleuve placide, très tard et souvent vide : vaisseau fantôme en attente de messages divins. L'appartement était là, la propriétaire ressemblait à Barbara, elle gérait les biens de son mari et les désirs de son amant au volant de son quatre-quatre à pare-buffles dans les ruelles étroites des rendez-vous ; pressée, elle ne fit pas de difficulté pour signer le bail avec Sylvère et Paul, puisque Jaime, entre-temps, avait changé d'avis. L'Appartement avec un grand A accueillait le vide reflet des eaux dormantes, et, de ce A, il allait falloir tirer un alphabet, si l'on